

La chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini.
Lundi 14 novembre 2016

Ce Radeau qui toujours nous méduse

Figures d'un passé monarchique grotesquement inscrit sur deux toboggans.

Grâce à une vingtaine de créations et de spectacles accueillis, le festival Mettre en scène, essentiellement coraqué par le Théâtre national de Bretagne, que dirige François Le Pillouër, la région (de Rennes à Vannes, de Brest à Lannion et de Lorient à Saint-Brieuc) est loin d'avoir la part maudite quant au théâtre et à la danse. La présentation de Soubresaut dans la mise en scène et la scénographie de François Tanguy, qui anime le Théâtre du Radeau au Mans en un lieu-dit La Fonderie, constitue à l'évidence l'événement majeur de ces jours. On connaît de longue date les principes esthétiques sur lesquels repose cet art poétique insolite, fait de tableaux successifs dont les acteurs manutentionnaires modifient sans cesse à bout de bras les cadres où ils peuvent s'inscrire ou sortir, tout en distillant des paroles issues de textes canoniques (cela va cette fois de Kafka à Ovide, en passant par Giordano Bruno, Dante, Peter Weiss, Paul Valéry, Joseph Brodsky et Kierkegaard), tandis que des rafales de grands airs – musique sacrée, opéra –, escortés de rares bruits sourds, accompagnent un lent précipité d'images au cours duquel les planches, ce nom concret de la scène, dûment manipulées, sont soumises à l'épreuve du temps.

Quelle que soit la part d'énigme délibérée dans cette forme, on y retrouve, à y regarder de près, des visions d'ordre proprement historique, ne serait-ce que dans les costumes, qui sont ici des atours de cour, enveloppant des figures d'un passé monarchique grotesquement inscrit sur deux toboggans où des figures humaines peinent à monter et descendre. On ne voit pas ça en rêve. Nous ne sommes pas dans la planète onirique, mais dans la recreation baroque d'un monde fantasmé, aux gestes ressassés avec le plus grand sérieux, lequel aboutit à une sorte d'humour supérieur pour se résoudre in fine dans l'apparition farces que des deux petits bourgeois d'anthologie que sont Mistingue et Lenglumé, héros dérisoires de l'Affaire de la rue de Lourcine, de Labiche. Alors, malgré le caractère éminemment sibyllin de Soubresaut, on en vient à se dire qu'il pourrait bel et bien s'agir d'une satire sociale clandestine, qui, du tragique d'hier subtilement brocardé, aboutirait au plus sinistre comique de nos jours. Tanguy, à raison, n'a jamais été un optimiste béat.